

MARIE
AU PLUS PRÈS DES ÉCRITURES
ET DANS LA TRADITION

Guy Touton, o.p.

Marie au plus près des Écritures
et dans la Tradition

Guy Touton

Marie
au plus près des Écritures
et dans la Tradition

ARTÈGE

Nihil obstat

Fr. Pavel Syssoev, op.
Jean-Miguel Garrigues, op.

Imprimi potest

Fr. Gilbert Narcisse, op.
prieur provincial

© Avril 2012, Éditions Artège

ISBN 978-2-36040-083-6

ISBN pdf : 978-2-36040-991-4

Éditions Artège

11, rue du Bastion Saint François – 66 000 Perpignan.

www.editionsartège.fr

*Hors l'acte de foi en la puissance et en la gracieuseté du
Dieu révélé, tous les propos de ce livre sont bons pour l'asile.*

Première partie
Ce Fils qui vient de loin

Les racines

Ce Fils qui vient de loin

« Le salut vient des Juifs »

Au sixième mois de grossesse d'Elisabeth, nous dit saint Luc, le ciel dépêche à une jeune fille juive de province son messager ailé, comme un rayon par la fenêtre. Il annonce, pour prochainement, un véritable printemps de l'Alliance entre Dieu et son peuple. La lumière incréée va pénétrer irréversiblement le seuil d'un corps de femme, son hymen intime, sans le rompre, toute la texture sacrée de sa religion, en l'ouvrant, non sans déchirements, à sa libéralité. Elle va se frayer une voie dans la nuit des membranes d'une vierge inconnue, pour se laisser rencontrer par les hommes.

Son nom juif *Mariam*, plutôt commun, garde le mystère des étymologies multiples possibles, comme autant de parfums contenus. Comme celle dérivant de l'araméen *mara*, qu'on retrouve en arabe, et qui signifie « femme », « dame ». La plus populaire appellation « Notre Dame », datant du Moyen Age, est fondée ; ou bien encore de l'égyptien *meri*, « aimé », et de la racine araméenne *iam*, qui signifie Yahvé, « aimée de Yahvé », rendant plus probants les traditionnels rapprochements avec le Cantique des Cantiques. Des Pères de l'Église lisent dans Maryam, *mar*, goutte, et *yàm*, mer, qui donne en latin *stilla maris*, celle qui instille le Christ – contre vents et marées –, et devient « étoile de la mer » dans l'hymnologie liturgique, cette mer que redoutaient tant les Hébreux, hommes du désert. D'autres ont vu dans Myriam le mot myrrhe. Il pourrait

venir aussi de la racine ougaritique *rûm*, signifiant « élévation, montagne ». On se perdrait de beautés ! Plus bibliquement, elle porte le nom de la sœur d'Aaron, prêtre. Tout un passé de mémoire pour la mère du grand prêtre éternel, le nouveau Moïse.

Alors que la prophétie de la grossesse d'Elisabeth à Zacharie a lieu dans le temple, l'Annonce, ici, inaugure l'absolument neuf et radical, hors enceinte sacrée, dans une modeste maison ouverte au soleil. Bientôt le singulier va ouvrir à l'universel propre à l'Incarnation. Nous quittons l'espace sacré, intimidant, du temple, où le culte s'exerce, pour entrer dans une autre dimension, infiniment plus vaste, plus intérieure : celle du dessein du Père, qui va faire bouger les lignes des prophéties et de toute construction humaine. Cette jeune fille va être le temple du Très-Haut, abritant le Saint des Saints, en partie fait de main d'homme, par ce corps qui versera sa part grâce au cœur qui a dit oui, et en partie non fait de main d'homme, par la grâce divine dont elle est depuis sa conception comblée. Quand le père du futur dernier prophète d'Israël est tard à ses occupations liturgiques dans le temple, pour renouveler la braise et les parfums sur l'autel, Marie est toute à son anonymat chez elle, déjà en odeur de sainteté, comme l'ange le lui apprend dès la salutation. On ne la devine, en Luc, qu'à la silhouette de son accueil. Les deux alliances, cousines, se suivent comme vagues de respiration du même corps d'attente. L'évangéliste le souligne fortement, en faisant précéder l'Annonce à Marie de celle à Zacharie. La naissance du petit Jean est comme aspirée par l'avènement du Fils. Sa joie éclate, antérieure à sa propre naissance, provoquant l'exultation intuitive de sa mère lors de la Visitation. Dès les débuts de son évangile, Luc évoque avec une certaine jubilation le lien charnel qui unit les deux alliances, au-delà de la rupture consommée des deux religions.

Celui qui bientôt va être leur motif de séparation fait exulter Marie et Elisabeth en une joie jumelle si grande que l'évangéliste s'y est attardé. Et celle qui découvre, bouleversée, les réserves de grâces qui sont en Dieu, est celle qui sera, par son corps, la charnière spirituelle entre l'ancienne et la nouvelle Alliance. Cette cascade d'allégresses et de fécondités est le parvis du nouveau temple. L'hésitation de Zacharie, la foi de Marie, le bondissement intra-utérin du petit Jean, l'exultation palpable d'Elisabeth, véritable tête de pont de son peuple, la clairvoyance d'Anne et de Syméon, disent combien le lien entre les deux alliances contient d'amour mémorable. Un amour si viscéral est en Dieu, déposé en Israël, annoncé à l'une de ses vierges, qu'« un enfant nous est né », Is 9,5. La séparation des deux religions va se sceller par une expulsion du Christ hors de l'enceinte sacrée, avec sang répandu : une sorte d'avortement spirituel dramatique. À l'autre bout de la naissance du Fils, sans perte sanguine, selon l'interprétation autorisée de la Tradition la plus ancienne : « Lui qui n'est pas né du sang, [« des sangs »] ni d'un vouloir de chair[...] », Jn 1,13, – nous le verrons – a lieu l'accouchement du Royaume dans le sang, mais sans perte de confiance : « Père, je remets mon esprit entre tes mains. »

La Vie en sa lumière et la violence en sa mort se combattent dès les débuts de l'évangile de Luc : Marie emmaillote à l'écart, dans une mangeoire pour bestiaux, en figure d'exilée chez les siens, qui ne vont pas le recevoir, et en mémoire de son peuple, qui connut tant d'éloignements du pays. Elle médite toutes ces choses dans son cœur, comme un sage la Torah, obéit à la Loi en montant au temple avec l'enfant condamné par elle, mais une épée de Damoclès est sur cette famille, que le vieillard Syméon a vue, depuis le temple aveugle sur son sort. Luc le donne à sentir, après les joies limpides de tout le début où

perce l'ordre céleste. Le sombre endurcissement des autorités juives ressort sur l'innocence de la fille de Sion, comme un aveuglement terrible. À l'aura des premières pages, sorte de porche du paradis, succèdent les ombres de la crispation et du meurtre annoncé. Cette Annonce en douceur de la conception du Fils, suivie de sa naissance paisible, contraste d'autant avec sa fin violente, signe de notre inhumanité. La paix qui est dans le Saint déchire le rideau du temple, à l'heure de la mort, mais laisse intègre l'hymen de sa mère au moment de sa naissance au monde, selon la foi de l'Église.

Quand l'ancien sanctuaire est élargi à son point de rupture, pour qu'abondent les nations, le nouveau est infiniment respecté, pour que la chair jusque dans les chairs demeure le signe du Don gracieux irrévocable. Il suffit de relire les récits de l'enfance en Matthieu, où le couple béni est contraint de fuir en Égypte, l'ancien maître d'Israël, pour se soustraire aux intentions meurtrières d'Hérode, à laquelle n'échappent pas, hélas, les enfants de Bethléem et d'alentour, pour se convaincre de cette toile de fond unanime. Jean cristalliserait ce combat spirituel de la lumière et des ténèbres comme personne. Mais le désaveu d'Israël n'empêche pas plus la foi de la fille de Sion qu'un endroit difficile une fleur de pousser. Quel paradoxe ! Par deux personnes très âgées, le peuple élu entrevoit la lumière. Anne est veuve, comme les vieilles prophéties qui attendent désespérément le nouvel amour par rajeunissement de l'Alliance. Syméon a l'âge des rides de son peuple, dont l'attente s'étire. Tous deux récapitulent le courant prophétique, en son autorité masculine, et son génie féminin, qui répand la rumeur de la nouvelle, Lc 2,38. Leur lucidité visionnaire, malgré la vieillesse qui diminue la vue, constitue un signe aussi fort que les maternités miraculeuses qui jonchent les récits bibliques. Elle dit peut-être aussi que, dans le grand âge de l'attente, Israël n'est pas à l'abri d'un retournement. Luc ne symbolise pas comme Jean, mais la

lumière toute biblique qui baigne son récit de l'Annonciation est d'autant plus retenue par lui qu'il la sait cruellement menacée. À la barbe des puissants, il la fera sautiller sur les genoux de l'histoire, au Magnificat, par ce « sa bonté s'étend de génération en génération », et régner en maître au milieu des orgueils par son « il élève les humbles ». Ce havre de grâce que constituent les récits de la naissance et de la vie cachée de Jésus et de Jean-Baptiste, entourés chacun d'une mère qui fait la transition entre ce qui fut et ce qui surgit, est nimbé de l'esprit des béatitudes.

Dans cette Annonciation lumineuse, avant que les nuages ne s'amoncellent, Luc ne boude pas son plaisir. Et avec lui, la jeune Église naissante, dont le sang des martyrs s'ajoute à celui de la Passion, et la joie des convertis à celle des bergers de la crèche. Ce n'est que la chronologie qui les sépare, mais c'est le même bonheur qui a saisi tous ces êtres-témoins. La paix de la Vierge à domicile est empreinte de la grâce dont elle est comblée, et de toute la confiance que lui accordaient déjà les premières communautés chrétiennes. À cause de certains traits qui lui sont personnels, on peut se demander si Luc n'a pas reçu des confidences de Marie, ou de proches de la communauté de Jérusalem dont elle était membre, Ac 1,14. Dans son gros ouvrage¹ le père Laurentin estime qu'il n'est pas impossible qu'il l'ait connue avant son départ de ce monde. Il est cependant plus probable que Luc ait puisé ses sources auprès des membres de cette première communauté judéo-chrétienne, assidue à la prière « avec quelques femmes ». En ce qui nous concerne, nous nous demandons s'il n'a pas autant appris par ces femmes que par le groupe des Apôtres. Certains détails ressortissent chez lui plutôt au don d'intuition et d'observation féminine, comme la voix de Marie qu'entend le petit Baptiste dans le ventre de sa mère, et ces femmes

1. *Les évangiles de l'enfance du Christ*, p. 543-544, éd. Desclée de Brouwer.

qui regardent comment le corps de Jésus a été placé dans le tombeau, Lc 23,55. Elles ont le réflexe de protéger la vie, même dans la mort, en veillant à l'honneur du cadavre, et à sa position. Les hommes d'ordinaire n'entrent pas dans ces détails. Il est le seul en tout cas à rapporter le récit de l'Annonciation, et à la décrire comme quelqu'un qui engrange tout. Sur le lieu du supplice, et de la mémoire bouleversée, Marie, les Apôtres et les femmes-disciples font corps, étant issus de la même attente, nés de la même promesse accomplie. Les épreuves du passé et la joie de la résurrection, après le véritable calvaire enduré, les auront soudés.

Un unanime enseignement ressort des évangiles : nul ne peut séparer ce que le Verbe a uni par les liens du salut. Le corps juif de Marie unit des deux alliances, et son *fiat* scelle leur écart. Mais c'est bien une juive qui consent au surcroît, autant que les Douze, hébreux jusqu'au sang. L'ange le lui apprend : elle va mettre au monde Celui qui forma son peuple et lui parlait en amont. Comme Jacob et Esaü se heurtant dans le ventre de Rébecca, les deux religions vivent au sein du même amour. Malgré leur nécessaire distinction, l'une sous le régime de la Loi, l'autre de la grâce, elles ne peuvent pas être séparées. Les racines de la seconde plongent dans la terre de la première, et le monothéisme abrahamique de la plus ancienne est rendu universel par les disciples de Jésus. La fille de Sion est leur trait d'union magnifique, bien qu'elle enfante de celui qui sera expulsé par la religion qui l'a formée. Dans les conflits d'héritage, les différends d'interprétations, elle peut servir d'intermédiaire. Au judaïsme sincère, à l'Église, orientale et occidentale, latine ou pas, elle rappelle cette évidence d'archive : que le corps des frères qui ont suivi Jésus de toute leur intelligence des promesses est juif ; et qu'elle-même est juive, fille de juifs.

À l'unanimité, les évangélistes ont retenu l'inscription sur l'écriteau de la croix : « le roi des juifs », avec quelques minuscules variantes. Aucune ironie perfide ne les guide ; ils auraient trahi le message évangélique. Ils ne font que transmettre à l'histoire cette vérité de fait, contenue dans la déclaration universelle de Jésus à la Samaritaine : « le salut vient des Juifs », qui, pour des raisons de brouilles culturelles, ne les aimaient pas beaucoup. Elle imprègne le récit de l'Annonciation, tout en profondeur historique et en catéchèse biblique. Il est émouvant de constater que c'est un païen converti, ou un Juif de la diaspora, qui s'attache à faire ressortir le rôle unique d'une jeune juive dans l'Incarnation. L'Esprit avait prévu de faire éclater la bulle possessive en le choisissant, lui, pour être le seul à nous parler des soubassements féminins du salut. En parlant de la sorte à la schismatique du puits, Jésus se présente, car il est le salut en personne, comme l'indique son nom : « Dieu sauve ». Il dit à cette femme, et par-delà son épaule, qu'il vient de tout un monde. Comme le sceau les parois du puits, le salut remonte le long des générations pour se donner à boire, maintenant, en paroles à cette femme séparée, et désormais à tout homme qui désire s'en abreuver. Jésus vient de son peuple, en droite généalogie spirituelle, comme le montre Matthieu qui le fait descendre d'Abraham, et Luc qui le fait remonter à Adam.

Par Joseph, de lignée royale, il est « fils de David », Mt 1,1, et par Marie, il est le fils de notre humanité. Par Joseph, le père adoptif, il est socialement reconnu et intégré ; par Marie, demeurée vierge, il a connu le prodige de naître parmi nous. Mais par son origine divine, il est le Seigneur de David, Mt 22,42-45, Celui dont l'Esprit et l'Épouse appellent le retour à la fin du livre de l'Apocalypse. La schismatique a devant elle le Sauveur en chair et en os, qui vient de mère juive, mais n'est attaché à aucun lieu cultuel ; autochtone, mais qui détrouse Jérusalem, la Ville célébrée comme le lieu eschatologique par excellence, pour le plus grand bien des

prophéties : « L'heure vient où ce n'est ni sur cette montagne, ni à Jérusalem que vous adorerez le Père. » Elle a devant ses yeux, qui ne voient pas bien encore, le nouveau sanctuaire : un corps d'homme délié qui va chez les pécheurs, déplace les signes, et invite à la Table. Elle-même, sans le savoir encore, fait partie de la nouvelle Jérusalem en marche, cette Sion des peuples pressentie par les prophètes.

D'ailleurs, au moment de prononcer sa phrase au bord du puits de Jacob, de « la bouche du puits », Gn 29,3, dont Jean tient de la Samaritaine qu'il est profond, comme tout ce qui sort de la bouche du Verbe, Jésus nomme la schismatique du grand nom générique de « femme », dont il avait déjà paré sa mère lors de l'épisode des noces de Cana, où le vin avait coulé à flots. Ce titre renvoie au thème majeur de l'épouse pour Israël. Il concerne au plus haut degré la première Dame de la nouvelle alliance, Marie, qui a épousé la volonté de son Dieu pour mettre au monde le Fils. Il rappelle à Israël et à l'Église, non seulement le lien d'épousailles qui les unit chacun avec son Dieu, mais que ce trait leur est commun. Si nous assemblons les deux épisodes, le vin de Cana et l'eau de la Samaritaine, nous obtenons déjà, en figure, l'eau et le sang sortis du cœur transpercé du Christ, sous lequel se tenait sa mère, près de l'écriteau, dans ce silence brisé qui consent. Le drame de la rupture se mêle à la joie pascalle, et celle-ci répand que « le salut vient des juifs ». C'est peut-être Paul qui exprime avec le plus de force cette union consommée par-delà la séparation constatée : « Car c'est lui qui est notre paix, lui qui des deux n'a fait qu'un peuple, détruisant la barrière qui les séparait[...] pour créer en sa personne les deux en un seul Homme Nouveau[...] et les réconcilier avec Dieu, tous deux en un seul Corps, par la croix : en sa personne il a tué la haine », Eph 2,14-16. Prophétie largement en avance sur sa réalisation historique, comme le levain précède la pâte qui doit monter, mais acte surnaturel déjà opéré par le Christ en

sa Passion et sa Résurrection. Il en va de lui comme d'une cime de montagne que l'on fixe au fur et à mesure que l'on gravit le versant, qui tantôt nous la cache, dans l'excès de sa pente, mais en fait nous y amène. Le paradoxe de l'affirmation de Paul culmine dans cette vérité que le supplice par laquelle Jésus est condamné devient le moyen par lequel la haine est anéantie, et la réconciliation mise en œuvre.

Le meurtre qui a retiré une vie est dominé par la charité qui la donne, et émane du Christ. L'événement historique de sa condamnation par les siens a été changé par Dieu en moment eschatologique, où éclate et se dresse sa miséricorde éternelle. Parce que les deux peuples ne font qu'un en Jésus, de par son sang juif reçu et son sang de Fils de Dieu versé, la barrière qui les séparait est tombée. Saint Paul ne se paie pas de mots : il ose évoquer la séparation comme un passif déjà dépassé, alors qu'il est traqué par les siens et perdra la vie. Il fixe son regard sur ce qui s'est passé d'irréversible en Jésus, qui scelle l'avenir comme on cimente deux pierres entre elles pour une édification.

La Croix depuis longtemps – depuis la charité de Dieu – n'est pas ce contentieux qui a traîné dans les mentalités, ce déicide que les chrétiens ont reproché aux juifs, mais surtout le pacte signé avec le sang de l'unique Fils. Ce n'est pas le péché grave des autorités juives qu'il faut regarder, qui signe historiquement l'aveuglement du système du sacré, mais le pardon inexprimable qui en fut l'occasion, ou bien nous ne faisons pas mémoire du Christ, comme il l'a demandé. Cela ne doit jamais être oublié par un chrétien dans l'apprentissage et les difficultés du dialogue, d'autant que le Christ est monté au ciel avec son corps juif transfiguré, qui diffuse à jamais sa Présence universelle.

Sa Résurrection enracine encore plus son Incarnation, et celle-ci s'en trouve déliée à l'infini. À la fois elle fait entrer dans l'éternité sa singularité juive, et à la fois la transfigure absolument. Si bien que pour ceux qui consentent à se revêtir du Christ, selon la forte expression de Paul, les caractéristiques propres à l'appartenance sont tournées définitivement vers la singularité fondamentale de tous et chacun : être à l'image de Dieu. Ainsi que le dit l'apôtre, incisif : « Il n'y a ni Juif ni Grec, il n'y a ni esclave ni homme libre, il n'y a ni homme ni femme ; car tous vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus », Gal 3,28. Il ne veut pas dire par là que les singularités disparaissent, nous serions dans un morne et dangereux système totalitaire, sous couvert de vérité universelle. De même que les parties du corps sont mues par un unique principe vital, et que chacune à son poste finit par constituer le même corps à respecter, de même les caractéristiques d'appartenance en Christ sont fondues en l'unique charité, et par elle évaluées, détruites si elles la contredisent, authentifiées et honorées si elles la servent. L'Universel n'est pas l'Indistinct. Mais le particulier se doit à son tour de se laisser travailler par le collectif, et celui-ci par le communautaire, ne serait-ce que pour pouvoir apporter sa pierre, et ne pas être suspecté ou rejeté. D'un point de vue civil, social et politique, cette conception a beaucoup à donner. Contre l'individualisme qui exaspère ses droits, et contre le communautarisme qui se replie sur ses spécificités, elle dit que chacun et chaque appartenance est au service du bien commun, et que celui-ci ne doit pas être le prétexte pour oublier la personne. Marie est la première à obéir à cette heureuse dynamique : à titre personnel, elle dit oui à l'ange, engageant ceux de son peuple dans le dessein universel de Dieu, qui veut que tous les hommes soient sauvés et que chacun conserve ses traits. Elle a gardé le principal, qui constitue le juif : être à l'écoute de son Dieu et le servir.

On devine que si la grâce vient à l'improviste, le salut ne s'improvise pas. Par ses multiples expressions temporelles : « il y eut aux jours d'Hérode », pour la naissance de Jean-Baptiste, « le sixième mois », pour l'Annonciation, « en ces jours-là », pour la Visitation, « le huitième jour », pour la circoncision de Jean-Baptiste, « en ces jours-là, parut un édit de César Auguste », pour la naissance de Jésus, « quand vint le huitième jour », pour la circoncision de Jésus, « quand vint le jour, où selon la loi », pour la Présentation au temple, Luc rattache l'Avènement à l'histoire. Il reste fidèle à son projet exprimé dans son prologue : transmettre les événements (*pragmatôn*) depuis leurs débuts chronologiques, avec le pragmatisme, la concision soigneusement informée de ceux qui ont été témoins oculaires, en jetant sur le « papier », avec ordre, conformément à l'esthétique grecque, l'exposé des faits, pour que Théophile, à qui il s'adresse, puisse vérifier la solidité des enseignements reçus. On a pu alléguer le goût des légendes héroïques chez les Attiques, et de leur disposition à reconstruire harmonieusement les faits pour suspecter Luc de n'être[...] qu'un Grec de plus. C'est oublier qu'il parle en converti, qu'il y engage sa propre vie, ce qu'aucune fable ne saurait obtenir. La chronologie est respectée, mais la complicité qui règne entre les deux alliances grâce à Marie et Elisabeth, l'extrême douceur de l'Annonce, reflètent déjà chez lui l'éternelle lumière en soi. C'est elle la trame des promesses, et le point de déchirement entre les deux alliances, en même temps que leur constante invite au respect.

Les précisions de lieu, de calendrier de grossesse, de situation personnelle, sont rapidement données par Luc pour couper court à toute fable, avant de laisser place à l'Inouï. Cette jeune fille est accordée en mariage à un certain Joseph, de la lignée de David, c'est-à-dire qu'un contrat juridique à

caractère religieux, avec accord financier entre familles a déjà eu lieu : de père à père, ou frère, avec estimation de la dot à verser par le mari, qui fait de son élue sa propriété et la met sous sa protection. Ce qui ne veut pas dire qu'entre Joseph et Marie les sentiments étaient absents, ou achetés. Dans cette mentalité marquée par le patriarcat, c'est moins l'amour qui entraîne le mariage que le mariage qui ensuite le favorise, et c'est le mari qui épouse la femme, et non l'inverse. Il dut bien sûr y avoir des mariages de raison, et des mariages d'amour commencés par un attrait, ce qui dut être le cas pour Joseph et Marie, au vu de l'attitude pleine de respect de Joseph à la nouvelle de la grossesse de son épouse. Toujours le mari a l'initiative du mariage. La famille est d'ailleurs appelée *bet av*, « maison du père ». Dès que la dot est versée, l'épouse a un seigneur, elle est sa femme. La loi concernant l'adultère, inscrit au nombre des crimes capitaux, avec sanction de lapidation, est fort probablement déjà applicable pour Marie, ou en tout cas le pire opprobre public lui est réservé, car elle est « consacrée » à Joseph, au sens religieux du terme. Aucun autre homme n'a le droit de l'approcher : « Si une jeune fille vierge est fiancée à un homme, qu'un autre homme la rencontre dans la ville et couche avec elle, vous les conduirez tous les deux à la porte de la ville et vous les lapiderez jusqu'à ce que mort s'ensuive », Dt 22,23-24. Le sort est beaucoup moins sévère si l'homme s'enhardit avec une femme non fiancée, il doit verser de l'argent et la prendre pour femme, Dt 22,28-29. Selon le droit hébreu en vigueur, le mariage légal qui consacre l'épouse exclusivement au mari, était suivi environ un an plus tard de la vie commune, qui l'autorisait à prendre possession de sa femme par la consommation des liens physiques. On peut être choqués par ces termes peu modernes, mais l'acte établissant la validité du lien conjugal est bien appelé *qiddouchin*, consécration, sanctification, et sa

consommation définitive, *nissouin*, prise de possession, mise à disposition de la femme pour le mari.

Le moment venu, Joseph serait allé chercher solennellement Marie pour la recevoir en sa demeure, ou, éventuellement, dans celle du beau-père, une chambre particulière étant alors apprêtée. Après tant d'attente, et en vertu de l'aura de la fécondité bénie de Dieu, il aurait consommé dès la première nuit. Joseph peut avoir un certain âge, – ce qui ne veut pas dire qu'il était vieux – mais Marie doit être jeune, très jeune, puisque le père peut accorder en mariage sa fille dès l'âge de 12 ans. Il ne manque à ce mariage juif déclaré que d'être scellé par la consommation physique. L'époux, assez souvent polygame, pouvait entretenir des relations extra conjugales avec des esclaves ou des prostituées, il ne risquait rien. Sans qu'il y ait obligation formelle écrite, la loi donnait le droit au mari de se porter accusateur en cas de faute grave de son épouse². Quant au divorce, permis par la Bible, Dt 24,1-4, mais progressivement mal vu par les sages, condamné par le prophète postexilien Malachie, 2,16, il devenait effectif quand le mari donnait un *get* à sa femme, acte public dressé par un scribe qui autorisait la femme renvoyée à se remarier après délai, sans que le mari n'ait le droit de la reprendre, même en cas de veuvage. En ce qui concerne le couple Joseph et Marie, en situation délicate, il faut savoir qu'aucun homme n'avait le droit de renvoyer son épouse par diffamation mensongère, fausse accusation d'adultère, Dt 22,19.

L'ange de l'Heureuse Annonce s'appelle Gabriel, l'être des temps de la Fin, du livre de Daniel, et des Commencements, de Zacharie, le père du petit Baptiste, tous deux employés au service liturgique « à l'heure de l'oblation du soir », Dn 9,21. S'il est la cause de la frayeur du prophète en s'avançant, Dn 8,17, et fond à vol rapide sur lui pour « l'instruire dans

2. LAGRANGE, *Ev. angile selon saint Matthieu*, notes

l'intelligence », ici, l'accord entre Marie et Gabriel se fait immédiatement, bibliquement. L'ange ne surgit pas de nuit, il entre chez Marie précédé par sa confiance, et par la grâce dont elle est comblée depuis toujours, à son insu. Rien n'est dit de sa beauté, ou de sa célérité, comme dans le livre de Daniel et de l'Apocalypse. Son irruption dans la vie de Marie est un comble d'effacement. Il ne se présente pas, tout dévoué à l'Annonce que le ciel lui a confiée. Luc dit sobrement, dans le langage le plus neutre possible, le plus fondu dans le paysage des Écritures, que « l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu ». De l'Invisible l'ange parle à l'ouïe de cette femme, et peut-être de sa vue. Connut-elle une extase ? Fut-elle ravie au septième ciel ? Luc ne dit rien de cela. Il ne s'attarde pas. Il est pressé de dire. Ce sont ces choses du souffle et de la lumière. Au vu du dialogue lumineux, on serait tenté de dire que la simplicité entre eux a régné. Il la conduit par l'anse de sa mémoire juive. Et cela suffit pour Marie. Et pour la jeune Église fondée par les Apôtres, dont Luc a pleine conscience, puisqu'il en rédige la première histoire dans les Actes. La lumière surnaturelle des récits de l'enfance n'est pas à séparer du souci d'historien de Luc dans son évangile et dans les Actes. Ils constituent les racines spirituelles du mystère de l'Incarnation, les archives du mystère.

Pour saint Irénée de Lyon (II^e siècle), le Canon de Muratori (doc. romain du II^e siècle), Eusèbe de Césarée (IV^e siècle), saint Jérôme (IV^e siècle), et l'ensemble des Pères de l'Église, Luc est ce médecin, compagnon de Paul dans sa mission auprès des Gentils, mentionné dans trois passages, Col 4,14, 2 Tim 4,11, Phm 1,24. Irénée atteste qu'il a accompagné Paul jusqu'à son martyre³. Écrit-il après la destruction du temple et le saccage de Jérusalem par les Romains en 70, puisqu'il en parle, ou bien avant, comme d'autres sources le suggèrent ?... Leurs

3. *Adversus Haereses* III, 14,1.

ruines annoncées, Lc 19,41-44, touchent plus ou moins ce craignant-Dieu, ou ce Juif de la dispersion, qui voulut composer un évangile dans la plus stricte fidélité. Sa petite préface donne le ton de l'idéal qu'il voudrait atteindre. Mais surtout la nouvelle arche d'alliance, Marie, l'émeut. Il lui consacre sa fine élaboration théologique.

Le lieu est une bourgade insignifiante, Nazareth, que Luc nomme plus prosaïquement « une ville », l'agrandissant un peu. L'Ancien Testament l'ignore, ne la cite jamais parmi tant de bourgades signalées dans les Écritures. À l'époque de Jésus, Nazareth a surtout la réputation d'être tristement inconnu, et on vous l'envoie à la figure : « De Nazareth, peut-il sortir quelque chose de bon ? », rétorque l'expert en Texte sacré, Nathanaël, à Philippe. Le Messie aura ses racines et grandira dans un village marginal, parfait pour rester sous le regard de Dieu, et s'attirer l'indifférence. On dira toujours « Jésus de Nazareth » et non « de Bethléem », cité de David, ou « de Jérusalem », cité du sanctuaire, surtout pour relever qu'il ne peut pas être le Messie attendu. Mais le véritable lieu, plus caché encore, plus extravagant, plus commun, tellement charnel, quoique voilé par les tissus, est le ventre de cette jeune fille de bourgade perdue, accordée en mariage à Joseph, de la maison de David. Comment la sainteté du Dieu d'Israël pourrait-elle habiter sous la Tente d'un corps humain, dans un utérus de la fille d'un bled ? Comment la pureté du Nom pourrait-elle demeurer dans une matrice, qui devra être liturgiquement purifiée ? Stupeur juive qui dure encore, et refus de blasphémer. Même le Prince de ce monde a été abusé ! Il est esprit, plein de superbe, agile et manipulateur, et la matrice est charnelle, régulée, lente et obscure. Elle engendre la vie à son rythme, dans le secret des lois de la création, et il assiste, impuissant, au prodige créateur qui chaque fois s'y produit. S'il pouvait !...

Aux racines bibliques de l'Annonce

Le récit de l'Annonciation est tissé de la dernière Bible. Tandis que la mère de Samson et celle de Samuel donnent le nom à leur fils, Marie le reçoit de l'ange : « Tu lui donneras le nom de Jésus. » C'est une injonction, autant que la Descente du Fils est le don gracieux du Père. Le nom étant la personne dans le monde hébraïque, l'enfant est baptisé du nom de son action : « Dieu sauve. » La nomination vient du ciel, comme l'enfant. Abraham, le père des croyants, avait obéi à la même injonction par deux fois : pour changer le nom de sa femme Saraï en Sara, et nommer son fils Isaac, Gn 17,15-19. Marie, la mère de l'humanité, est la nouvelle Abraham. Et plus qu'Abraham, prêt à sacrifier son fils Isaac sur la montagne, elle fera oblation de son unique au monde. Dieu en Marie a eu son signe !

On dirait que l'ange déroulait la Nouvelle, touche après touche biblique, et dessinait les traits de l'Enfant au fur et à mesure que s'ouvrent les yeux de la foi de Marie, et son intelligence des Écritures. Il semble se servir de son attente juive et de son ouverture d'esprit et de cœur comme d'un éventail, où inscrire, pan après pan, la trame du dessein de Dieu. La confiance de Marie, il est vrai, est de la plus belle étoffe. C'est une progressive pénétration de la Nouvelle que Luc, en effet, a délibérément conçue, comme en témoigne la gradation du terme de Fils, véritable catéchèse pour communautés. Il est prononcé d'abord dans son acception messianique « Fils du très Haut », parlant à la femme juive, puis christologique et trinitaire « Fils de Dieu », en vertu des événements surnaturels de la Résurrection et de la Pentecôte, après lesquels Luc a rédigé son évangile. L'Enfant est nommé « fils du Très-Haut », expression qu'on retrouve telle quelle dans le Psaume 81 au sujet des princes et des juges : « J'avais dit : "Vous, des dieux ? Des fils du Très-Haut, vous tous !" » Mais si dans le Psaume ils sont renvoyés à leur commune

mortalité : « Mais non ! Comme l'homme vous mourrez, comme un seul, ô princes, vous tomberez », ici l'affirmation éclate de souveraineté messianique. Cet Enfant est le Messie royal établi sur la maison de Jacob, dont le règne n'aura pas de fin, comme précisément l'être de la vision nocturne de Daniel. Puis, plus souverainement encore, il est nommé par l'ange « Fils de Dieu » dans le mouvement de l'évocation de la puissance de l'Esprit. Luc ne peut pas ne pas avoir fait le rapprochement entre ce qui est dit là et ce qu'il rapporte de la Transfiguration, si impressionnant.

C'est depuis la nuée que le Transfiguré est appelé aussi « Fils » par la voix, comme son identité est déclinée par l'ange. Bien qu'à des stades très différents de l'économie du salut, Annonciation et Transfiguration se font écho en douceur, à travers le même mystère : l'Incarnation pensée depuis toujours, et méditée depuis la Résurrection. Mais où Pierre et ses compagnons sont accablés de sommeil, confus de paroles, protégés de la gloire de la vision par la nuée qui les prend sous son ombre, Marie reste Marie, ne se désunit pas face à ce qui la surprend et la bouleverse. La confiance en elle est comme une seconde nature.

Avec ce titre « Fils de Dieu », timbré dans la mémoire de Luc du qualificatif « élu », « bien aimé », de la Transfiguration qu'il a relatée, saint Paul n'est pas loin, et avec lui la foi de la jeune Église : « [...] son Fils, issu de la lignée de David, selon la chair, établi Fils de Dieu avec puissance selon l'Esprit de sainteté, par sa résurrection des morts », Rm 1,3-4. En Luc, faut-il le préciser, seuls les démoniaques, 4,41, 8,28, Jésus, et le Père, osent proclamer le titre de « Fils de Dieu », qu'aucune autre créature ne semble à même de dire. Les démoniaques, pour le hurler de mauvaise grâce, n'ayant pas le temps de blasphémer, Jésus leur imposant le silence. En trois événements majeurs de sa vie, que l'évangéliste rapporte, le Christ est déclaré

« Fils » : au Baptême et à la Transfiguration, donc, avec les deux fois une note d'affection surnaturelle, et devant le grand prêtre, lors du procès, où tout le monde s'en va en entendant sa réponse : « Tu es donc le Fils de Dieu ! » Il leur déclara : « Vous dites bien, je le suis », Lc 22,70. L'intimité heureuse de Marie avec l'ange contraste énormément avec l'isolement de son fils conspué, jeté à la foule. La lumière précède le drame, et le conclura par la Résurrection.

Cette Annonciation cache une théophanie, qui révèle une Apocalypse, mais retenue, c'est-à-dire une révélation de tout ce que le peuple voulait savoir sans avoir osé le concevoir, car cela n'est pas possible à l'homme. En quelques éclairs de formules, nous plongeons dans le passé de l'attente, et regardons vers l'avenir, grâce à celui dont le règne n'a pas de fin. Ces deux titres de haute lignée, « Fils du Très-Haut », « Fils de Dieu », sont renforcés par le schéma d'ensemble de l'Annonce, qui emprunte à la vieille prophétie de Nathan, jusque dans l'évocation par l'ange que l'enfant sera grand, siégeant sur le trône de David et régnant sur la maison de Jacob pour toujours. Dans cette prophétie, Dieu faisait comprendre à son peuple que ce n'est pas le roi David qui lui construira un temple, mais lui-même qui lui assurera une dynastie, comme ce n'est pas un amour humain qui enfantera le Messie, mais l'Esprit qui couvrira Marie de son ombre. Luc s'en inspire, la désosse quelque peu, pour la replacer éparse en architecture de base de l'Annonce. Il fait passer son intelligence des Écritures sous le grand porche du schéma, qui immortalise le propos. Il s'inspire de ce qui fut pour dire le neuf, qui sera éternellement :

« Je te donnerai un grand nom [...]
J'affermirai pour toujours son trône royal, ta maison
et ton règne sera affermi pour toujours [...]
Je serai pour lui un père et il sera pour moi un fils [...] »,
2 S 7,9-16.

Le roi est reconnu par le Seigneur comme son fils adoptif. Et le fils le reconnaît comme son père. La réciprocité est prophétisée, « je serai », « tu seras », dans une équivalence de tendresse qui est le meilleur de l'Alliance. Il est clair que Luc, qui connaissait ce verset d'attendrissement, le laisse rayonner en filigrane dans cette Annonce, où il prend toute sa dimension. Ainsi Nathan a-t-il prophétisé bien plus qu'il ne pensait. L'auteur de l'épître aux Hébreux, lui aussi, dans sa puissante méditation sur les liens spirituels qui unissent les deux alliances, lie dès l'ouverture ces deux oracles de tendresse, He 1,5. Ils contiennent la supériorité du Fils sur les anges, puisque jamais Dieu n'a parlé ainsi de quelqu'un. Ces récurrences scripturaires désignent un point si central du mystère du Fils que les lignes de fond christologiques à son sujet se recourent.

Le sol des représentations en a tremblé ; le messianisme s'en est trouvé profondément secoué de l'intérieur de son courant davidique strict. Ce que le Fils a en propre, excédant les attentes, a soulevé les forces vives de l'ancienne alliance, qui s'y est mise à plusieurs figures pour essayer de dire Celui qui vient. Il sera créé jusqu'à des brèches dans les prophéties, des contradictions entre les figures elles-mêmes qui le pressentent. Comment faire se rejoindre la vision solennelle du Fils de l'homme « venant sur les nuées du ciel », de Daniel 7,13, qui verra le grand prêtre déchirer ses vêtements en signe de colère et de deuil pour tout le judaïsme, lorsqu'il entendra Jésus s'identifier à lui, et celle du Serviteur souffrant d'Isaïe ? Comment unir celle du messie, politique, dynastique et spirituel, avec la figure du Juste qui s'avance sans trône, sans épée, présente dans les Psaumes ? : « Tu n'exigeais ni holocauste ni victime, alors j'ai dit : "Voici, je viens" », Ps 40,7-8 ? Et comment rassembler la vision du Messie siégeant en Sion « Je fais couler vers elle la paix comme un fleuve », Is 66,12, et les paroles de Jésus lui-même : « Je ne suis pas venu apporter

la paix, mais le glaive », Mt 10,34 ? Sinon en approfondissant le mystère pascal, creuset de toutes les figures, et leur dépassement de l'intérieur.

La charité n'est liée qu'à sa surabondance. Elle est le Buisson ardent qui brûle dans le désert des mots, et des images pour le dire. Ce sont les figures qui toutes se consomment. Les antinomies traditionnelles aux Apocalypses, qui font se combattre les forces adverses, nous les retrouverons un peu plus loin, en langage de glaive, dans la prophétie du vieillard Syméon : poussé par l'Esprit, il voit en cet Enfant un signe de contradiction, et en Marie la poitrine qui recevra le coup qui crucifie. Nous quittons la scène des représentations imagées, propres aux Apocalypses, pour entrer dans le vif du sujet, dans la chair du Fils et de sa mère, dans les dédales du cœur de l'homme et de l'histoire. Car ce qui va se passer sous les yeux va faire beaucoup d'aveugles.

L'ange « entre » d'autant plus simplement chez Marie qu'elle est déjà en Dieu. Son « chaïré », n'est pas un simple *shalôm* de bord de route, mais une invite au pur bonheur. Marie, la toute juive, est d'autant plus troublée par cette salutation venue d'ailleurs qu'elle en a entendu l'écho à la synagogue, sous la discrétion du voile, dans la bouche de quelque prophète. Mais c'était pendant la liturgie, maintenant c'est à son adresse. Quel choc ! La parole du ciel pénètre à l'instant jusqu'à son âme, et ouvre son esprit avec les clés des Écritures. La fraîcheur de la salutation de l'ange a toute une ancienneté. Elle reprend le « Réjouis-toi » eschatologique des prophètes à l'adresse de leur peuple : « Pousse des cris de joie, fille de Sion ! [...] Réjouis-toi, fille de Jérusalem [...] Ne crains pas, Yahvé est roi d'Israël au milieu de toi », So 3,14-15. Et : « Chante et réjouis-toi, fille de Sion, car voici que je viens pour demeurer au milieu de toi », Za 2,14, ou, plutôt, pour demeurer en toi,